



Le livre " *T'es pas mon père !* "
de Chantal Calatayud

Découvrez gratuitement ici la version numérique téléchargeable !



Chantal Calatayud est psychanalyste, Directrice de l'Institut Français de Psychanalyse Appliquée (www.ifpa-france.com), Directrice de publication de Psychanalyse Magazine (www.psychanalysemagazine.com) et auteur de plusieurs ouvrages.

Bonne lecture...

Être père n'est pas facile. Mais ce lien de devoir qui unit un enfant à cet adulte, représentant de l'autorité, reste le fondement de ses futures conduites. Cependant, le petit d'Homme – encore immature – ne l'entend pas toujours sous cet angle protecteur. L'opposition est d'ailleurs au rendez-vous, de manière structurale, à des étapes charnières de son développement. Toutefois, d'autres facteurs de rébellion peuvent intervenir et perturber le psychisme de l'enfant.

Ce livre analyse, grâce à des exemples simples de la vie quotidienne, les raisons inconscientes de certaines résistances incompréhensibles pour les parents. En outre, l'auteur donne des attitudes à adopter pour que la révolte illogique – voire pathologique – cède enfin.

Prologue

À la mémoire de mon père

« Une éducation est réussie quand elle est ratée ! »

Françoise Dolto

in *L'échec scolaire*

Il est des impertinences qui ne prennent pas de rides. Ainsi, « Tu n'es pas mon père ! », pensée tout bas, ruminée tout haut ou carrément assénée à l'autorité masculine, traverse le temps sans faiblir... La haine implicite ou plus explicite est au rendez-vous, objectivant quoi qu'il en soit, à chaque verbalisation, refus, opposition et haine farouches à l'encontre de celui qui est chargé d'imposer le respect des limites. Effectivement, en tant que digne représentant de la Loi, le père assure le maintien de l'ordre, *a priori* initié par la mère.

Si en théorie les choses s'avèrent simples, en pratique les réactions sont plus complexes. À la fois pour des raisons psychologiques sur fond de recherche inconsciente de domination dans un premier temps, puis de rivalité un peu plus tard et, enfin, lorsque le secret de la filiation cherche à se libérer ou que la famille se « recompose ». Ou, encore, quand l'adoption réveille la douleur liée à l'interrogation récurrente du géniteur : image idéalisée et surinvestie de par l'absence de cet inconnu dont le sang coule quand même dans les veines d'un être humain qui ne peut que se représenter de façon confuse et confusionnelle celui qui, pourtant, l'a fait chair...

Être père n'est donc pas facile. Mais ce lien de devoir qui unit un enfant à cet adulte phallique, doué d'un *non* souvent incompréhensible et inacceptable pour le petit d'Homme en devenir de lui-même, reste le fondement le plus délicat et le plus tortueux de ses futures conduites et de leurs conséquences. Si la société d'aujourd'hui ne facilite pas ce rapport singulier, les décennies, les siècles précédents semblent avoir connu des écueils tout aussi abrupts. Malgré ce, rien d'insurmontable ici comme en attestent, par exemple, Sigmund Freud et son propre père, homme peu doué pour les affaires, ayant entraîné les affres d'un complexe d'infériorité chez le maître de la psychanalyse, retrouvées jusque dans les conditions de ses études de médecine. Mais aussi Jacques Lacan dont le géniteur, littéralement *écrasé* au préalable par sa belle-famille, ne le reconnaîtra plus vraiment à son retour de la guerre de 14. Voilà pourtant deux génies des sciences humaines qui ont su trouver l'accès à la sublimation d'une autorité défaillante, *dysfonctionnante*, cette autre forme de *non* n'étant pas plus aisée à gérer. Tout est donc positivement possible. D'ailleurs, la participation interrogative d'André Malraux l'induit : *Le XXIème siècle sera spirituel ou ne sera pas*, dit-il, faisant allusion au *Nom-du-Père*, ultime *signifiant* rappelant que, finalement, les époques se suivent et se ressemblent...

Chapitre I

La mémoire psychogénéalogique

Au nom d'une sacro-sainte morale, les filiations – sans aucune exception – reposent sur le même principe... moralisateur : cacher tout ce qui gêne ! Pour y parvenir, selon un accord parfait, les stratégies inconscientes se résument finalement à peu de choses, soit la déformation de la réalité et le non-dit. Pour la psychanalyse, il s'agit de *formations de compromis* qui aboutissent, malheureusement, *in fine*, à l'émergence du symptôme. Au fil du temps, celui-ci donne l'impression de se modifier, de se transformer, alors que ce qui se joue, sur *le divan*, atteste avec évidence du contraire : quelle différence y a-t-il entre une surdité congénitale et, dans le même héritage transgénérationnel, des décennies plus tard (voire des siècles), l'arrivée d'un bébé trisomique ? Aucune car, dans ces deux pathologies, *l'individu n'entendra pas* : dans le premier cas, au sens propre, dans le second au sens figuré. C'est ainsi qu'un lien tout aussi ténu s'exprimera dans une même famille quand un jeune homme de 20 ans aura perdu une jambe lors de la Première Guerre Mondiale et que, 90 ans plus tard, un jeune adulte d'une vingtaine d'années, laissera lui aussi un de ses membres inférieurs dans un accident de moto. Autre exemple : chez Paquita, la grand-mère buvait et donnait à entendre en fin de journée une élocution difficile ; son arrière-petite-fille, qui ne l'a pas connue, présente aujourd'hui des bégaiements invalidants... Les cas de figure pourraient être déclinés à l'infini et personne n'y échappe ! Freud disait aussi que *les névroses s'attirent et se complètent*. De génération en génération, la mémoire se fortifie mais en reproduisant un schéma aux conséquences redoutables. L'obéissance aux diktats de la filiation, si elle devient le ferment d'un code de reconnaissance, finit par entraîner des désastres. Ce mimétisme, tout aussi déguisé soit-il par une apparente différence, englué le sujet dans une difficile individualité. Autant dire que le principe libératoire d'individuation, postulé par Carl-Gustav Jung, n'est pas gagné ! On parle ici de **loyauté filiale**. **La fidélité familiale**, quant à elle, nécessite d'établir une nuance. Il y a, dans ce registre, obligation pour l'inconscient de l'individu d'attirer, de trouver un partenaire amoureux qui, donc, venant d'une famille différente, fait attesté par son état civil, aura en quelque sorte la même histoire ! Cette caractéristique s'étaye sur une croyance selon laquelle le couple se scellera *pour toujours* puisqu'il se comprendra...

Autant dire que si, en apparence, les éléments du couple sont différents, ce n'est qu'un leurre. Il n'est d'ailleurs pas rare de constater des similitudes faciales chez deux amoureux. Est-ce cela qui a uni, dans les années 60, Alain Delon et Nathalie, la mère d'Anthony ? Toujours est-il que les jeunes mariés se ressemblaient comme deux gouttes d'eau au point qu'on aurait pu les croire frère et s ur... Curieux de constater encore que le prénom NATHALIE contient et abrite les lettres qui forment le prénom ALAIN... La différence se situant dans les lettres restantes : THÉ qui peut renvoyer au phonème TAI de TAIRE... On flirte là avec *le secret de famille*.  tonnant, en outre, que le prénom ANTHONY soit une savante contraction de NATHALIE et ALAIN laissant avec force à un pseudo hasard les lettres A.L.Y. qui, phonétiquement, s'entendent entre autres comme ALLIE d'ALLIANCE...

Que reste-t-il à l'humain pour sortir de ce conflit interne dans lequel obéir annihile la plus petite velléité à quitter un véritable ghetto psychologique, verrouillé malgré lui de façon ancestrale ?   ce moment de pertinence, on est loin de pouvoir prétendre cependant que choisir (au sens noble du terme) fait partie de la destinée de tout un chacun. Pourtant, le petit d'Homme s'y essaie, s'y applique précocement et on le comprend. Car il y a dans le principe même de la loyauté filiale et de la fidélité familiale une notion de gémellité qui vient buter contre l'interdit des interdits : *le tabou de l'inceste*. C'est-à-dire qu'en étudiant les codes familiaux inconscients, notamment grâce à la psychog n alogie qui reprend les grandes lignes des travaux psychanalytiques sur les névroses de caractère, de guerre, familiales, on réalise combien il est difficile qu'un couple affectif ou social dure dans le temps... Une histoire identique, malgré soi, entre des individus, réactive

paradoxalement la menace paternelle, avec *angoisse de castration* à la clef ! Plus simple pour l'inconscient de décréter et de produire quelques vociférations plus ou moins explicites, à l'encontre du père réel qui ne sera, *de facto*, pas reconnu comme tel, l'inconscient croyant ainsi échapper à son anxiété. Cet évitement ne constituera qu'une illusion de plus qui ne règlera en rien – on s'en doute – les problèmes de communication entre proches parents.

Chapitre II

Familles recomposées : les bénéfices

Ce qu'on intitule aujourd'hui *famille recomposée* s'étaye, de son côté, sur la capacité démoniaque qu'a toute chaîne ancestrale – nous l'avons vu – à mettre en place des stratégies plus ou moins discrètes pour que les schémas affectifs (et sociaux) se répètent selon une logique interne à l'inconscient filial. Pour la psychanalyse, il s'agit de *bénéfices*. Ce terme n'a rien de provocateur dans la mesure où ce facteur s'impose à tout individu à son insu.

Le premier bénéfice : stop à la malédiction !

Indépendamment du sens caché d'une reproduction de caractères communs entre les héritiers, soit un lien névrotique ascendant-descendant, afin que ne se perde quasiment rien du secret de famille, le tout premier bénéfice que rencontrent les méandres psychiques du couple, ayant chacun des enfants d'une première union, c'est l'obtention d'un chiffre précis constituant la nouvelle fratrie subitement agrandie.

- Mylène a des jumelles de son précédent mariage. Pierre, son nouveau conjoint, était père de 2 fils lorsqu'il a rencontré la jeune-femme. Voici donc nos amoureux à la tête maintenant de $2 + 2 = 4$ enfants.

> *Que retrouve-t-on dans l'histoire de Mylène ?*

Son frère unique décédé lorsqu'elle avait 5 ans.

> *Qu'identifie-t-on chez Pierre ?*

Une fausse-couche tardive chez sa mère, Pierre se retrouvant alors enfant unique lui aussi.

En reformant une nouvelle famille, Mylène et Pierre évitent de prendre le risque de perdre un enfant puisque le chiffre 2, phobogène de par leur propre histoire familiale, subit un déplacement, se transformant soudainement en « 4 » qui ne pose plus de problème d'angoisse.

Lorsqu'on étudie ce phénomène singulier, on constate aussi que les dates de naissance jouent un rôle important au moment de la nouvelle union. Celles-ci sont systématiquement en adéquation avec l'âge qu'avait le couple parental ayant subi une génération en amont le traumatisme. Scénario qui, comme toujours, peut se rejouer pendant des siècles !

Le deuxième bénéfice : le « beau » - père

La psychanalyse, grâce à Françoise Dolto en particulier, a mis en garde contre l'abus de pouvoir de la notion de *pater familias* au sein, bien entendu, de « sa » famille. L'enfant a été considéré progressivement, depuis une cinquantaine d'années surtout, comme un sujet à part entière. Les mère et père ont pris conscience peu à peu que le tout petit capte, enregistre tout ce qui se dit et tout ce qui se fait dans son entourage. Y compris dans la période pré-verbale. Autrement dit, dès qu'il est au monde. Ainsi les adultes ont-ils réalisé que leurs disputes en présence d'êtres encore bien fragiles pouvaient marquer ceux-ci à vie ou... à mort ! Tout comme parler de problèmes d'argent, de travail... Mais cette sagesse reste encore trop fréquemment à l'idée de principe et, lorsque la tension

est trop forte à la maison, en cas de crise, l'héritier, bien démuni, témoin de reproches, voire de violence qu'il ne comprend pas, en prend *plein la tête*... Le père, qui se doit de faire respecter les limites, peut les transgresser lui-même quand il est à bout, devenant alors un pantin absurde qui entraîne un point de fixation redoutable pour l'enfant : ce père devient ici *ce hors la loi qui dit mais ne fait pas lui-même*. Autant savoir qu'il se fige dans un *Fais ce que je dis mais ne fais pas ce que je fais* qui ne marchera jamais car l'inconscient ne retrouve plus dans ce comportement paternel le moindre *re-père*. C'est alors que lorsque le couple, après s'être longuement déchiré, se sépare douloureusement et que la famille se recompose, celui qui reprendra le flambeau, le beau-père, jouira – au début de la relation et en règle générale – le *beau rôle*.

Obligé de respecter une certaine distance avec l'enfant qui n'est pas le sien, le nouveau compagnon de maman n'interviendra quasiment jamais dans les conflits que la mère éprouve avec celui qu'elle élève loin du géniteur. De fait, ce nouveau représentant de la loi s'impose-t-il véritablement, par la force des choses, en « beau »-père... Il devient donc possible de *transférer* sur lui un certain *quantum* d'idéalisations, sans réelle objectivité. L'inconscient de l'enfant établit alors une différence, loin d'être juste, qui pourra d'ailleurs – si la mère n'y veille – gommer peu à peu les qualités et autres capacités du « vrai » père.

• Cyril parle chaleureusement de celui qu'il a considéré comme son père, sans être dupe toutefois de ses propos : *J'ai longtemps dit que Michel m'avait élevé. Il a fallu que moi-même je divorce de la mère de mon fils pour que je ressente combien mon propre père avait dû souffrir du fait que je l'efface progressivement de mon quotidien... Si mon père était extrêmement sévère et pouvait avoir la main leste, je garde de lui deux choses essentielles puisqu'il est maintenant décédé : la première, c'est qu'il était un très gros travailleur (ce que je suis), la seconde, c'est qu'il n'a jamais tenu le moindre propos désobligeant sur ma mère alors qu'elle le trompait avec Michel et qu'il le savait (attitude que j'ai faite mienne avec mon fils alors que mon épouse m'a également trompé et m'a quitté pour vivre avec son amant). Si mon beau-père était gentil et même laxiste, je sais maintenant qu'il ne m'a ni élevé ni éduqué. Il avait le joli rôle... passif, il me laissait faire ce que je voulais, ce qui me plaisait bien. Il ne se mêlait pas de ce qui ne le regardait pas. Mais ayant trahi mon père, ce n'est pas grâce à lui que je me suis inscrit dans le respect d'autrui. Je le répète : Michel avait le beau rôle, c'est tout !*

Si, dans cet exemple, le lien « beau-paternel » se révèle globalement positif, dans le sens où il n'existe aucun grave traumatisme chez Cyril, il n'en demeure pas moins qu'il lui a été nécessaire de faire une psychanalyse pour laisser émerger le « bon père » : le sien. Fort heureusement, le lien du sang s'impose toujours à un moment ou à un autre comme seul élément fiable pour tout individu. C'est de cette réalité que jaillit la différence salvatrice : *semblable mais différent*, comme le suggère aussi la philosophie. À l'inverse, la substitution permet une redoutable identification qui s'étaye sur une idéalisation. Aussi à la hauteur que soit un père de remplacement, cet homme apparaîtra toujours, tôt ou tard, un intrus. Même si l'enfant qui en souffre, puis l'adulte, ne peut pas mettre en mots cette forme de rejet naturel, il le manifesterà un jour par des maux. C'est pour cette raison qu'on assiste à autant de rejets chez le sujet adopté, dès le départ de l'adoption, s'exprimant par des troubles de l'adaptation (notamment alimentaires) puis, à l'adolescence (par des comportements souvent asociaux) et enfin à l'âge adulte (avec des conduites d'abandon où le sujet fuit majoritairement sa famille d'adoption, fréquemment d'ailleurs en douceur, l'exemple le plus courant, le plus flagrant, étant une installation professionnelle à *l'étranger* !)...

C'est pour l'ensemble de ces raisons que la psychologie moderne propose, dans le cas des familles recomposées, que l'enfant *bénéficie* d'activités extérieures qui le mettront en contact avec un véritable tiers, neutre cette fois-ci car totalement en dehors de la sphère familiale. Les transferts se rééquilibreront ainsi au nom d'une possible objectivité.

Chapitre III

Des mécanismes de défense redoutables

Malgré maintenant plusieurs décennies de solides conseils pour apprendre à communiquer avec son enfant, son adolescent ou les enfants (dans le cadre professionnel), on n'objective pas réellement de prodigieux progrès dans le comportement du futur adulte !

À en croire les statistiques, il existe toujours autant de profils rebelles – sinon plus – et ce, dès la maternelle, depuis une dizaine d'années... Ce qui est tout de même nouveau ! Dès l'école primaire, les enseignants dénoncent l'instabilité et la grossièreté de certains élèves, de plus en plus nombreux, constatent-ils. Quant aux lycées, ils sont le siège de combats permanents, la violence y régnant largement – aussi bien dirigée contre certains jeunes de l'établissement que contre les professeurs... Bien sûr, les sociologues parlent de parents immatures et irresponsables et de zones géographiques difficiles mais la question que l'on se pose devient récurrente au fil du temps : pourquoi toute cette bonne volonté médiatique, ou plus modestement sociale, au service de la famille, non seulement ne suffit pas mais n'endigüe rien ? Pourtant, les émissions de radio, de télévision, les publications se multiplient, sans conséquences probantes rassurantes...

Si la bonne volonté est un agréable comportement, n'est-on pas tombé dans un piège énorme ? Celui d'imaginer qu'un sujet – et son inconscient – dès lors qu'il bénéficie (de préférence le plus tôt possible) de soins avisés, telle la plante qu'on arrose et surveille au quotidien pour qu'elle pousse bien et droite (surtout !), sera en bonne santé et suffisamment équilibré pour sortir, quelques 25 années plus tard, diplômé d'une grande école... Si ce cas de figure, toujours positif pour les parents (avouons-le !) existe et s'est développé avec l'évolution de l'humanité, tout individu ne peut pas s'inscrire fatalement dans ces perspectives louables et apaisantes. Un individu – comme ce terme l'indique – est unique. Il est probablement sur terre pour comprendre certains de ses agissements, comportements, réactions. Comme pour tout un chacun, se présenteront à lui des obstacles qu'il aura à franchir pour s'humaniser encore davantage. En sachant que quelques-uns n'y parviendront jamais mais que ceux-ci sont alors un miroir efficace pour les autres : ces récalcitrants nous permettent d'évaluer nos propres avancées puisque, sans différence, aucune évaluation n'est effectivement possible.

- Françoise a mis au monde il y a 14 ans Pierre. Le géniteur, marié, n'a jamais voulu reconnaître le petit garçon. Celui-ci s'entend plutôt bien avec Gilles, le mari de sa mère qu'il connaît depuis son entrée au CP. Pierre, bon élève de classe de 3ème aujourd'hui, vient d'avoir un problème avec la direction de son collège : lui est reproché d'avoir essayé de baisser le pantalon d'un copain, dans la cour de récréation, devant d'autres témoins ; l'adolescent ne semble pas comprendre les menaces de sanction ni les proportions que prend cette histoire – dont la convocation de sa mère par le chef d'établissement. Il explique dans un premier temps qu'il poursuivait l'*agressé* qui lui avait fait un bras d'honneur pour *rigoler*, dans un deuxième temps, il confie qu'il a voulu *vexer* la victime, voire *lui donner une leçon*. Le directeur lui demande, en présence de la mère, s'il avait l'intention de lui asséner une fessée. La réponse de Pierre fuse : *Mon beau-père, ce con, il m'en a filé une quand j'avais 12 ans parce que j'avais planqué sa raquette de tennis que j'avais cassée. J'ai tellement eu la haine à ce moment que jamais je ne battrais qui que ce soit à cet endroit-là. Y'a que le père qui peut le faire ça...*

Il ne convient pas, au travers de cet exemple, de discuter du principe même de la fessée. Il y a les pour et les contre, chacun y allant de son argumentation plus ou moins savante, autorisée, réfléchie et analysée. Ce qui est intéressant dans le réflexe verbal de Pierre, c'est qu'il réagit au déclenchement de son imaginaire dès que le supérieur hiérarchique fait allusion à une partie précise

de l'anatomie : le postérieur, et qu'il y associe l'image négative du beau-père comme n'ayant aucun droit sur cette zone physique.

Indépendamment d'un interdit salvateur qu'il a intégré en terme de sexualité, la rage de l'ado est tout à fait justifiée d'un point de vue psychanalytique. Effectivement, ce que Sigmund Freud a nommé *analité* est le lieu libidinal qui correspond au « faire », en lien avec le mécanisme de défécation. Or, pour l'inconscient, le « faire » mobilise aussi les mains, la période anale renvoyant, entre autres, au moment de l'enfance où le petit d'Homme découvre le bac à sable, sable qu'il manipule alors en tant que matière. L'enfant entre dans cette phase essentielle de son développement entre 18 et 30 mois. Phase durant laquelle il se met véritablement en relation avec le père, celui-ci étant la personne qui « fait », donc qui travaille. Par cette identification, l'inconscient de la petite fille ou du petit garçon s'inscrit, à son tour, dans le « faire » : soit, *Je fais comme papa* (alors que jusqu'ici l'inconscient s'animait selon un *Je dis comme maman*).

Dans le cas de Pierre, pendant sa période d'identification au père, la mère vivait seule. Le psychisme de l'enfant de l'époque a développé des mécanismes de défense dans la mesure où, en l'absence de schéma paternel, il a dû se débrouiller pour aller s'étayer inconsciemment sur un homme, ou des hommes, de l'entourage, pour mettre en place et solidifier ses nécessaires apprentissages. Mais l'absence de géniteur laisse toujours des traces, le psychisme se voyant obligé alors de faire des efforts énormes pour établir un lien entre l'homme qui permet de « faire comme lui » puisque ce lien reste artificiel. Autrement dit, le vrai père sait ce qu'il a à montrer à son enfant car la loi paternelle possède ses codes propres et intimes que nul autre ne peut restituer. Dans le meilleur des cas, un grand-père, un oncle ou un voisin, en tant que substitut, reste à l'état de prothèse. C'est mieux que rien mais cette situation engendre systématiquement des blessures et de la révolte.

Pierre traduit très bien cette souffrance : le père absent, ce père manquant, a fait de son fils un être démuné : personne ne pouvant le remplacer positivement, il n'est pas question qu'un autre homme s'inscrive négativement dans le registre d'une autorité paternelle ! Ce rejet de l'autorité traduit *ce qui ne s'est pas fait* et entraîne de redoutables passages à l'acte qui flirtent avec *ce qui ne se fait pas...*

Là se joue le drame d'une logique inconsciente individuelle qui entraîne parfois, lorsque les étapes nécessaires ne se sont pas déroulées logiquement, c'est-à-dire en raison de processus de remplacement ressentis comme maladroits, l'inverse de l'éducation qui a été donnée – aussi bonne qu'elle ait pu être... C'est cette détresse singulière subjective qu'il convient d'entendre, d'écouter, de comprendre.

Chapitre IV

Pas à pas, une identification parlante

Le mécanisme de l'adoption entraîne souvent des réactions que les parents adoptifs ne comprennent pas.

- Marcelline, découragée et attristée de ne pas avoir d'enfant, raconte son drame : *Quand j'ai imaginé Mélodie, ma vie a commencé à ressembler à un conte de fées. Quand j'ai pris Mélodie pour la première fois dans mes bras (elle avait 9 mois), j'ai tenu contre ma poitrine « mon » bébé.*

Mais, très vite, les choses se sont dégradées. Les troubles alimentaires, les pleurs incessants m'ont littéralement usée. Quant à obtenir un sourire, cela relevait du miracle. Mélodie a marché à 18 mois. Elle hurlait en voyant mon mari – « son » père –, refusant même qu'il la prenne dans ses bras. Les difficultés à l'école ont toujours existé avec, peu à peu, la mise en place d'un échec scolaire. À dix ans, Mélodie a fait sa première fugue, refusant toute autorité et encore plus celle de mon mari. À 16 ans, « notre » fille a voulu passer un été aux Etats-Unis pour apprendre l'anglais. Nous n'étions pas dupes de l'inutilité de ce séjour onéreux mais nous avons cédé. La famille, pourtant très bien, qui l'accueillait, a été obligée de la renvoyer car Mélodie faisait le mur et avait de mauvaises fréquentations. Partant de là, nous avons connu l'horreur et les insultes. Mon mari rentrait de plus en plus tard du travail pour éviter les conflits. Puis il y a eu une IVG chez Mélodie, une consommation d'alcool et de drogues alarmante, la police, le recours à un avocat... Financièrement, Mélodie réclamait toujours plus, menaçant de se jeter sous un train si nous refusions ce qu'elle exigeait... Jusqu'au jour où elle nous a nargués avec un couteau dirigé sur nous. Mon mari l'a mise à la porte à 18 ans avec pertes et fracas : Mélodie hurlait dans la rue qu'elle n'avait rien à en foutre puisqu'il n'était pas son père... Un mois plus tard, elle était retrouvée morte dans un accident de voiture. Nous ne connaissions pas l'homme qui conduisait, tué sur le coup lui aussi et recherché par les services de police... Notre vie est brisée à jamais. Mélodie a bénéficié de tous les soins possibles et imaginables, de toute notre attention, de notre affection, ajoute Marcelline, dépressive, en séance psychanalytique...

Le récit abominable de cette analysante dégage toutefois un apprentissage qui a manqué d'élaboration du côté des parents adoptifs. On voit bien que Marcelline imaginait « son » enfant, pourtant née à l'étranger, comme un bébé français, oubliant qu'elle était issue d'un couple différent du sien. Qu'il s'agisse de sa culture, de son histoire... Mélodie a donc été *coupée* de ses racines brutalement (n'a-t-elle pas utilisé un couteau ?) dans le sens où sa *nouvelle maman* a omis de s'intéresser au pays d'origine de la petite fille : on constate que, dans son propos, elle ne fait jamais allusion à celui-ci. Il aurait fallu que le couple s'immerge dans les us et coutumes de ce territoire inconnu d'eux pour qu'il puisse, dès le départ, respecter l'identité vraie de Mélodie. Ce respect élémentaire aurait évité une opposition prématurée de la part du bébé qui, au tout début, de ce fait, a refusé le moindre lien oral, la plus basique communication introjective. Autrement dit, Mélodie aurait dû être accueillie avec un langage adapté : des parents adoptifs qui lui auraient parlé de son lieu de naissance, avec des détails vrais, précis et ce, dès le premier jour de cette rencontre pourtant pleine d'amour.

Il n'y a donc pas de possibilités de restauration psychologique si les *adoptants* ne font pas ce travail d'intégration. Il est certain que les avis divergent encore sur ce point de vue. Pourtant, même lorsque que nous ne sommes pas trop mal lotis dans notre existence, comme il est agréable de découvrir que quelqu'un – que nous ne connaissions pas jusqu'ici – est du même département ou du même pays que nous. Ceci est arrivé à tout un chacun. Comme il est doux encore d'établir une conversation, un lien avec cet ami « géographique » au point parfois d'en oublier les personnes alentour... On se sent alors tout de suite en confiance et... reconnu...

Chapitre V

Le père idéal n'existe pas

L'être humain a cette propension conséquente à rechercher toute forme d'idéal. L'enfant, au départ de son existence, par fantasmes interposés, imagine qu'il est une sorte de maître du monde. Puis, en grandissant, il est poussé à réaliser que d'autres que lui œuvrent et qu'ainsi, ils bénéficient d'une

autonomie, donc d'un réel pouvoir. C'est alors que l'inconscient, malgré son peu d'expérience, désire de toutes ses forces obtenir la clé que les « plus grands » que lui sont censés posséder. Une stratégie libidinale immature se met en place qui consiste à idéaliser davantage encore l'adulte qui représente, de fait, comme une sorte de réussite. Ce mouvement psychologique interne repose sur le concept de couples d'opposés :

– *Si je bois, l'autre mange*

– *Si je suis seul (dans la pièce), l'autre est parti*

– *Si je joue, l'autre est triste*

– *Si ma famille est pauvre, une autre est riche*

– *Si je suis sage, l'autre est indisponible car il bouge*

et, bien entendu, selon ce schéma,

– *Si j'échoue, l'autre réussit !*

Malheureusement, cette incompréhension de l'extériorité demeure la grande problématique de l'individu, *a fortiori* lorsqu'il persiste – même adulte – à être l'enfant qu'il a été. Puisque ce postulat freudien peut étonner, il n'est qu'à observer ce qui se passe dès que l'on se retrouve sur les routes au volant de sa voiture. Osons, par exemple, un dépassement sur la voie de gauche à la vitesse maximum autorisée : dans les quelques secondes qui suivent, on se retrouve quasiment acculé par le véhicule qui suit, le conducteur allumant nerveusement ses phares, menaçant, comme un horrible jojo, celui-ci envisageant selon sa propre loi fantaisiste que nous n'allons pas assez vite... Alors que nous sommes – encore une fois – à ce moment-là, dans ce cas précis, au maximum de ce que la sécurité routière et la police autorisent ! Il y a ici, à l'instar de tant d'autres exemples, la manifestation non seulement d'une immaturité mais l'expression d'une opposition : *L'autre ne va pas assez vite* (selon des permissions et des critères subjectifs), *donc je me transforme en pilote de rallye sur une route nationale ouverte à la circulation...* Autrement dit, lorsque l'inconscient puéril se réveille, il fait n'importe quoi. En outre, ce réflexe peut sembler paradoxal : effectivement, celui qui n'est pas « moi », qui roule doucement, peut être idéalisé ; on peut envier son calme, l'imaginer en vacances, ou tout simplement le croire paresseux parce qu'on peut aussi penser – de manière complètement *parano* – qu'il se moque de nous... C'est ainsi et pour ce type de raisons que certains réagissent très mal et deviennent des dangers ambulants.

L'idéalisation est donc un piège complexe qu'il convient de fuir puisqu'elle mène insidieusement à une auto-disqualification pénalisante. Si la situation idéale existait, ça se saurait ! Si l'individu idéal existait, il en serait de même. Alors, pourquoi tant de résistances à quitter l'envie ?

La réponse psychanalytique se révèle plutôt déconcertante : l'inconscient – toujours lui ! – aborde tous les événements, en premier lieu, sous l'angle du plaisir. Dans cet instinct primitif, il englobe le reste du monde, donc tous ceux qui ne sont pas lui.

• Florent, au chômage, est issu d'un couple où la mésentente conjugale liée au père, qui avait une maîtresse notoire, se traduisait par des scènes épouvantables qui se déroulaient devant ses yeux d'enfant. Il a fini par admettre – en cure psychanalytique – que son géniteur travaillait...

– **Dès que mon père partait, ma mère me déversait sa haine en me disant, systématiquement, qu'il était allé rejoindre sa maîtresse. Outre le fait que je réalise maintenant pourquoi je ne comprenais rien en classe puisque, moi aussi, j'avais « ma maîtresse » à l'école, je pensais que mon père n'avait pas d'emploi... Les conversations vraies n'existaient pas à la maison, hormis les scènes de ménage qui faisaient que mon père quittait le domicile sans rien dire mais en claquant la porte. J'étais sûr qu'il allait s'amuser, même le matin à l'heure du boulot... Mon père est mort d'un cancer, j'avais 7 ans. C'est ensuite lorsque j'ai entendu parler de lui chaleureusement par ses collègues de travail qui le disaient « bossueur » que j'ai compris que c'était un type bien : non seulement il était chauffeur routier, avec des heures pas possibles,**

mais il était toujours « partant » pour donner un coup de mains...

En ce qui concerne Florent, on comprend aisément trois choses :

1) - Ses propres blocages à type d'échec par rapport au discours de sa mère qui prenait son fils pour son psy...

2) - Sa mauvaise identific

ation à son père qui a entraîné une scolarité difficile puisqu'il fantasmat lui aussi transgresser : Florent avait une « maîtresse » comme son géniteur, ce qui engendrait des punitions assez sévères de la part de son enseignante ; il accumulait les bêtises à l'école et n'apprenait pas ses leçons, deux mécanismes autopunitifs qui avaient pour but fantasmatique de retourner les « fautes » contre lui. La seule leçon que le petit garçon retenait se résumait à celle de sa mère à la faveur de la mauvaise association linguistique et de l'ambivalence du terme « maîtresse ».

3) - L'idéalisation du père : ce héros qui, allant rejoindre ladite « maîtresse », devenait de facto un « maître », personnage auréolé de surcroît, dès son décès, des propos de ses compagnons de travail.

Idéaliser quiconque inscrit nos attitudes dans le douloureux registre des passions, ce qui entraîne indéfectiblement un couple bourreau/victime. Non, la personne idéale n'existe pas, qui qu'elle soit ! Car, dans ce mauvais lien, aucune compréhension n'est possible. La seule règle déterminante pour sortir de cet enfermement consistant à s'aimer, soi, en évaluant les actes que nous posons : s'ils sont adaptés aux événements, ils sont bienfaiteurs en tant que projets relationnels protecteurs. Ce que tout un chacun est capable de réaliser : mais ni mieux, ni moins bien. D'évidence, seul cet équilibre génère la confiance en soi.

Chapitre VI

T'es pas mon père !

Il est un cas de figure douloureux que notre époque un peu plus libérée qu'il y a une cinquantaine d'années (merci *Mai 68* ?) dévoile fréquemment aujourd'hui : le père de famille qui divorce ou qui se sépare de la mère de ses enfants pour rejoindre un partenaire amoureux masculin.

Cette génération d'hommes qui s'autorisent à casser les chaînes d'une moralité pesante ancestrale attend si possible – en règle générale – que leurs enfants soient majeurs ou bien installés professionnellement. Conscients du choc psychologique que leur reconversion affective peut entraîner, ils préfèrent avoir la sagesse d'attendre le moment qui leur semble convenable ou opportun pour annoncer à quoi ressemblera dorénavant leur vie de couple.

Ces pères de famille se sont souvent mariés pour cacher à un entourage psychorigide leur homosexualité mais désarroi psychique et souffrance morale finissent par les pousser à affirmer clairement leur véritable identité sexuelle. Cependant, même si la société d'aujourd'hui semble plus tolérante à ce sujet, l'angoisse paternelle repose alors sur le rejet potentiel de l'enfant lui-même – quel que soit son âge – lorsque celui-ci saura... Du *T'es plus mon père !* à *T'es pas mon père !*, la frontière est suffisamment mince pour enclencher un risque de rupture qui pourrait *in fine* être définitive...

Tout homme concerné par cette problématique ne doit jamais perdre de vue que son récent couple homosexuel s'est élaboré et construit comme toute histoire d'amour. Cette façon logique et légitime

d'envisager une situation encore difficile permettra de faire taire une culpabilité de mauvais aloi dans la mesure où – tandis que certains censeurs semblent l'oublier... – on ne choisit pas d'aimer un compagnon de sexe identique au sien. *Le cœur a*, ici, plus que dans un autre domaine, *ses raisons que la raison ne connaît pas*. Encore qu'il semble non seulement maladroit, déplacé mais erroné d'insinuer que l'homosexualité serait un état déraisonnable. Voire même pathologique. Ce qui s'avère pathologique, c'est *le déni de l'homosexualité*, quelle que soit l'origine de cet évitement à se recentrer sur soi-même véritablement. Autrement formulé, lorsque la décision de vivre avec son double physique s'impose comme la seule issue en lien avec son authenticité, pour que le géniteur ne prenne pas le risque de blesser son enfant en lui annonçant *la nouvelle*, l'amour doit être impérativement mis en avant. Mais pour que même l'héritier le plus rebelle ne s'y oppose pas en claquant la porte et en menaçant de se tuer, quelques conditions élémentaires sont à respecter avant de présenter le futur « beau-père » :

1) - Garder un look vestimentaire identique. C'est-à-dire ne pas opter pour une garde-robe aux tons particulièrement féminins, ou excentrique.

2) - Parler naturellement, seul à seul avec l'enfant (ou les enfants), des conditions de la première rencontre.

3) - Situer le nouveau conjoint dans son univers professionnel.

4) - Évoquer la famille du partenaire affectif : situation des parents, lieu de vie, avec détails et anecdotes...

5) - Sans dramatiser, ne pas laisser de côté les difficultés rencontrées, liées à cette situation de couple encore anticonformiste de nos jours.

6) - Décrire la nouvelle habitation (il est préférable de changer d'adresse lorsque le couple s'installe) où chaque enfant aura son coin bien à lui. Même dans un appartement plutôt petit, chacun peut avoir son espace, combien même serait-il symbolique.

7) - Faire des liens avec des activités de loisirs, de détente ou sportives de l'enfant : celles-ci doivent continuer à l'identique, même si le partenaire amoureux n'adhère pas totalement : tout le monde devra faire des concessions...

8) - Énoncer quelques projets d'avenir ne concernant a priori que le couple mais n'excluant pas l'enfant de principe. C'est-à-dire des projets que l'enfant n'aura pas du tout envie de partager. Pour exemple, faire du bénévolat dans une association de quartier.

Quand le jour de la première entrevue arrive, il ne faut pas stresser. Il faut d'ailleurs avoir laissé passer une semaine environ depuis la révélation de ce secret délicat, tenu sous silence jusqu'ici : ni trop ni trop peu. L'idéal n'est pas – contrairement à ce qu'on pourrait le croire – de filer tout de suite au restaurant. Il faut faire pénétrer la petite famille dans l'univers du nouveau couple. Donc, avant toute chose, il est nécessaire de faire prendre connaissance des lieux puis, sous un prétexte facile (finir un travail sur l'ordinateur ou un rangement), laisser ce petit monde s'approprier l'endroit à sa façon. Si l'enfant connaît déjà l'appartement, il sera utile au préalable d'apporter quelques modifications – ne serait-ce que dans la décoration. *L'ami de papa* fera ensuite son entrée, seul, et débutera par exemple la conversation ainsi :

1) - Tout d'abord, par une affirmation banale mais sociétale : « On ne va pas tarder à partir au restaurant car, avec les vacances, les places de stationnement sont rares »...

2) - Enchaîner rapidement avec une question d'ordre personnel qui concerne l'enfant : « Au fait, tu aimes marcher toi ? »

3) - Quelle que soit la réponse, la pseudo réponse ou carrément l'absence de réponse (!), continuer par une affirmation sociale personnelle : « J'ai la flemme d'aller travailler à pied. Pourtant, ce serait réalisable et bon pour ma ligne »..., ceci dit en riant...

Pour le départ au restaurant, le père prendra et conduira sa voiture. L'enfant ou les enfants seront

assis à l'arrière. S'il n'aura pas été question de faire choisir l'adresse à sa progéniture, il est bien évident qu'il vaut mieux opter pour une table plutôt décontractée. Les conversations passent mieux que lorsque l'atmosphère peut être potentiellement tendue. Lors du repas, il ne devra y avoir aucune manifestation de tendresse dans le couple. Les conversations devront pouvoir être partagées par tous. Ne pas dépasser un temps de une heure trente. C'est le père de l'enfant qui s'acquittera de l'addition, sans faire de commentaires (ni positifs, ni négatifs) et qui se lèvera le premier. Le retour s'effectuera en trois étapes :

1) - Une promenade ou une activité plaisante pour l'enfant. Il ne sert à rien de lui demander ce qu'il désire faire : soit il ne répondra pas par timidité, soit par opposition. La fermeté jouera dans le bon sens.

2) - Au bout de deux heures (grand maximum), le père reprendra le volant de sa voiture et déposera le conjoint au domicile du couple. Le partenaire dira au revoir simplement à l'enfant, suivi d'un à bientôt, sans aucune marque d'affection particulière, tout en disant à tout à l'heure à son ami, en bannissant le « chéri » qui deviendrait dévastateur...

3) - Sur le chemin du retour, le père ne fera aucunement allusion à son copain. Ne surtout pas commettre l'erreur de demander à l'enfant comment il l'a trouvé ! La réponse ne reflèterait en rien la réalité de ses perceptions. En revanche, le père devra particulièrement s'intéresser à son enfant. En l'embrassant au moment de la séparation, le géniteur rappellera la date de la prochaine rencontre et lancera une ébauche de programme concernant cette journée ou ce week-end à venir.

En fait, seule la qualité de ce premier contact définira la suite du relationnel, soit l'acceptation ou le refus du *copain de papa*. Effectivement, dans les conseils énumérés précédemment, si l'enfant n'est pas exclu, il n'est pas non plus *le décideur* car il n'est en aucun cas question de lui mettre une responsabilité énorme sur les épaules, aux allures d'une culpabilité. D'autant que si le couple était un jour amené à se séparer, l'enfant pourrait en prendre la responsabilité inconsciemment. D'autre part, un parent ne doit pas donner l'illusion à son enfant que celui-ci a la capacité de comprendre ce qui se joue et se vit dans l'existence d'un adulte. Ainsi, le petit d'Homme – et même l'ado – doivent rester à leur place. Ce qui, de plus, évitera toute identification qui n'aurait pas lieu d'être. Entendons par-là qu'il ne s'agit pas de *faire comme papa* si, physiologiquement parlant, il n'existe pas chez cet être précisément d'homosexualité innée. Ainsi, selon le respect de l'ordre d'attitudes indispensables à adopter et à respecter dès l'annonce du couple homosexuel paternel, l'enfant envisagera le compagnon du père non pas comme un substitut paternel – ce qui pourrait engendrer de la confusion – mais comme un homme qui élargira alors le champ d'expériences de l'enfant : effectivement, chaque adulte peut transmettre à plus jeune que lui des idées, des histoires passionnantes et structurantes qui amèneront une différence précieuse au développement du *beau-fils* qui, à juste titre et positivement, pourra alors lancer un jour un tonitruant mais sympathique : *Décidément, t'es pas mon père !*

Chapitre VII

Stopper la dualité et exister

Les relations entre les parents et les enfants sont toujours – à un moment ou à un autre – difficiles. Et ce, quel que soit le contexte familial. Il ne suffit pas d'aimer son enfant pour que les choses se passent bien. Il ne suffit pas de lui donner le « meilleur » (mais c'est quoi au juste le « meilleur » ?) pour que le chérubin manifeste un comportement, miroir d'une éducation réussie. Il ne suffit pas non plus d'essayer de le comprendre psychologiquement pour échapper à l'échec scolaire, à la

grossièreté de la crise d'adolescence, aux fugues, à l'opposition, à la rébellion, aux revendications, ou même à une certaine marginalisation... Pourtant, depuis que le monde est monde, que ce soit du côté de la famille, des maîtres, des éducateurs, l'humanité – main dans la main – se mobilise pour que le Commandement célèbre – *Tu honoreras tes père et mère* – se vérifie. Mais, après des siècles et des siècles de réflexion, de mises en application, de conseils avertis, lorsque le petit ange blond décide de se transformer en diabolotin, puis carrément en démon, il n'existe pas le moindre mode d'emploi adapté. Car les modes d'emploi ne concernent que les enfants et les adolescents qui, à la base, présentent la capacité de rentrer dans le moule préconisé par la société. C'est-à-dire qu'ils conviennent à tous ces jeunes qui acceptent globalement le principe de l'uniformisation et de ses règles. Car, même si François Truffaut a eu le talent de restituer la difficulté pour un enfant non désiré, non reconnu par le géniteur, non aimé par la mère, avec son film culte « Les 400 coups », encore une fois, l'enfant en opposition à tout et à tous, souffre de ne pas s'autoriser à affirmer ce qu'il désire être fondamentalement. Et cela n'a strictement rien à voir avec l'amour maternel ou paternel, ni avec les interdits parentaux.

L'enfant qui part en guerre dès son plus jeune âge (on peut le remarquer très tôt – voire dès le berceau...) est un humain qui abrite un tel potentiel de créativité qu'il ne sait pas par quel bout s'y prendre pour commencer à exprimer sa personnalité. Souvent, celle-ci reste enkystée : l'inconscient de ce type d'individu, envahi par son imagination débordante, passe beaucoup d'énergie à vouloir équilibrer ses pulsions créatrices. Sans vrai résultat. Autrement dit, les parents et les professionnels de la santé n'ont pas grand'chose à voir avec cette impossibilité à s'imposer, ni grand'chose à proposer qui libérerait ce sujet de lui-même. Quoi que l'on fasse, cet enfant en devenir de ce qu'il veut reste hermétique à toutes les propositions, à toutes les mains tendues, à toute l'écoute et l'attention qui lui sont prodiguées, parce que, justement, lui *se sait* unique et de fait incompris puisque hors normes. Cet enfant qui fait peur aux autres – puisqu'il les met en échec – finit par avoir peur de lui-même, ce qui aboutit à le rendre agressif et détestable. Tout le monde n'est pas Christophe Maé qui, après son échec scolaire (dès l'école primaire) et des problèmes de santé conséquents, a su et a pu systématiquement reconvertir son énergie créatrice au point de devenir l'un des artistes les plus doués de sa génération et obtenir la célébrité qu'on lui connaît aujourd'hui. Cet exemple d'actualité atteste, une fois de plus, que d'une part il y a peu d'élus mais, surtout, que les parents doivent se positionner de façon singulière, à leur tour, pour éviter une dramatisation encore plus marquée en cas de mini-révolution (ou de révolution) de la part de leur héritier, histoire d'éviter la sentence suprême : le *Vous n'êtes plus mes parents, je me tire !* auquel le chef de famille s'oppose de principe, ce qui entraînera le couperet final : *Dorénavant, t'es pas mon père !* suivi d'un claquement de porte qui se veut définitif et qui peut l'être d'ailleurs un jour...

Anéanti, tout le clan familial se réunit en contenant ses larmes et – erreur – en cherchant tous les moyens pour faire revenir le fugueur à de meilleurs sentiments. Oui, il s'agit là – même si c'est une réflexe parental humain – d'une erreur car lorsqu'on a tout essayé avec ce jeune révolté, y compris de passer l'éponge sur ses frasques et autres attitudes gravement anti-sociales, il faut changer *la donne* et penser à soi... à son tour... Y compris les autres membres de la fratrie – quel que soit leur âge – qui souffrent en général en silence mais qui souffrent beaucoup plus que ce que l'on peut le supposer lorsque leur frère ou leur sœur épidermique n'arrive pas à s'autoriser à s'imposer ce que celui-ci ou celle-ci désire.

- Jeanne, avocate, explique clairement en séance de psychanalyse comment elle s'est libérée – et du même coup sa famille – de la culpabilité qui la rongait de savoir que sa fille Léa, 17 ans, non seulement fréquentait une bande de marginaux mais volait dans les magasins :

– *Pendant des années, c'est-à-dire dès que j'ai vu que ma fille était une enfant rebelle (comportement alimentaire pathologique dès son plus jeune âge, échec scolaire, troubles du sommeil, désobéissance incompréhensible...), j'ai essayé de revisiter ma vie, dans tous les sens. Oui, le père de Léa était un marginal (sédentaire), alcoolique, que j'ai connu jeune avocate, alors qu'il avait maille à partir avec la justice, oui j'ai eu le complexe du sauveur avec cet homme et j'ai échoué, d'autant qu'il n'a jamais pris, ni voulu cette place de père, oui j'ai compris que Léa*

s'identifiait en négatif à son géniteur et qu'elle m'en voulait de lui avoir donné ce géniteur... mais il y a eu un moment où j'en ai eu marre d'essayer de faire des liens qui ne résolvaient rien et de passer à côté de ma vie sentimentale. J'ai décidé d'enfin réagir et j'ai fini par me dire que si ma fille devait mal finir, c'était sa destinée ! J'ai fini par admettre que si elle ne voulait pas que je l'aide, j'avais des clients en grave difficulté avec la loi dans ma profession qui n'attendaient que mon soutien. C'est pour cette raison que j'ai choisi d'entamer des études psychanalytiques, non pas pour chercher à comprendre mon enfant mais pour acquérir des outils psychologiques supplémentaires et complémentaires pour être le plus près possible des personnes qui me confient leur problématique dans l'exercice de mon métier... Pour avoir aussi une écoute empathique de qualité et ne pas prendre de risques projectifs liés à des affects personnels...

Jeanne s'est inscrite dans le choix légitime, sain, porteur et protecteur de stopper la dualité, ce qui lui permet d'exister sans culpabilité. Le Christ n'a-t-il pas dit que *nul n'est prophète en son pays* ? La reconnaissance vient majoritairement de ceux qui n'appartiennent pas à notre cercle familial. Tout d'abord pour des raisons de neutralité affective et ensuite, parce que le lien étant avant tout social, une vraie distance s'instaure. Les enjeux sont diamétralement opposés et vecteurs ainsi d'évolution de part et d'autre : le demandeur parce qu'il vient de lui-même chercher aide et conseils et qu'il sait que le professionnel n'a pas les mêmes attentes que lui, le professionnel parce que son métier le place dans une énergie où, dès lors qu'il aide, soutient, est reconnu, rechargeant et développant *de facto* son narcissisme. Ce qui lui permet d'ailleurs de progresser davantage encore socialement. Il existe de plus dans ce recentrage sur soi un atout majeur : l'enfant rebelle vit de l'intérieur un détachement imposé de l'extérieur par le parent. C'est en ce sens que si l'enfant a une démarche d'attention et d'observation suffisantes, il va constater que son parent existe en dehors de lui. Les recherches de conflits tomberont à l'eau d'elles-mêmes... Effectivement, le parent se tournant, sans plus ni davantage se laisser contrôler, vers sa famille sociale n'a plus de disponibilité inutile à consacrer à cet être qui fait l'impasse de la moindre reconnaissance. Ce qui n'empêche pas – on s'en doute – de rappeler à la maison les obligations d'une vie de famille qui se respecte. Mais, ne l'oublions pas, sans sortir la panoplie du « comment » et sa kyrielle d'explications psychanalytiques : les choses ayant été expliquées maintes fois, elles sont dorénavant ainsi... Les conversations à table, par exemple, une fois un intérêt normal accordé à chaque enfant, se centreront sur la vie de la cité, du pays, autrement formulé, prendront des allures de socialisation ! Ainsi pouvons-nous maintenant récapituler selon ces principes élémentaires les points essentiels face aux problèmes résistants, sédimentés dans la relation duelle parents/enfants, pour que ces incompréhensions mutuelles perdent leur intensité pernicieuse :

- 1) - Le parent privilégiera un axe social (combien même ce serait du bénévolat).**
- 2) - Le parent tourmenté utilisera ses propres souvenirs d'expériences malheureuses avec son enfant récalcitrant pour développer son empathie vis-à-vis des personnes étrangères qui ne demandent que ça.**
- 3) - Le parent, une fois une attention logique accordée à l'enfant qui cherche à le punir, rappellera invariablement – en étayant ses propos avec des moyens faciles (faits divers, informations politiques, échos-presse concernant le monde enseignant, l'institution hospitalière...) – que tout être humain évolue dans une société à laquelle il appartient et dont il a besoin.**

Ces attitudes simples et pratiques de la vie quotidienne ont pour effet bénéfique de bien faire sentir à l'héritier en opposition récurrente qu'il ne s'agit pas qu'il soit performant pour sa famille. S'il doit avoir une exigence, ce sera – de fait – vis-à-vis de lui-même. Les affrontements ne servent à rien car, quoi qu'il arrive, les parents sont appelés à maintenir une bonne cohésion pour l'ensemble du système familial. Alors le fameux *T'es pas mon père !* ne tiendra plus s'il y a non pas psychorigidité mais flexibilité...

Épilogue

Au tout début de son existence, le bébé n'a pas d'autre choix que celui de s'étayer sur sa mère puisqu'il est un être dépendant affectivement. Les mois passant, il aura pour modèle d'apprentissage de réalisation le père. Et là encore, au nom d'une dépendance. Au fil du temps, les désaccords apparaissent si l'enfant oublie son unicité, c'est-à-dire s'il se tourne systématiquement, inconsciemment, vers ses référents. Et lorsqu'il prend conscience qu'il ne peut exister véritablement selon ce schéma, il opte – « normalement » – pour une séparation d'abord psychologique en douceur, puis physique en presque adulte responsable, ce qui ravit les parents qui peuvent alors souffler un peu et repenser leur propre couple pour que celui-ci puisse continuer à évoluer. Mais ce type de déroulement normatif prend parfois un visage différent, plus agressif en apparence. La tourmente se révèle objective, alors qu'il suffit d'interpréter les événements autrement : *T'es pas mon père !* met fin aux duos, voire au trio. Le phénomène de bouc émissaire s'épuise, l'inconscient de l'enfant – lors de la première phase de résolution œdipienne, puis de l'ado avec le déclin de l'Œdipe – ayant fait suivre ces virages essentiels de l'existence par un processus dit de médiation : la scolarité à l'âge de 6 ans, les études secondaires ou l'entrée en apprentissage vers 16/17 ans. Autant dire que *le faire avec les autres, pour les autres* rendra réaliste une bonne distanciation, nécessaire et efficace de surcroît, d'avec les parents.

21 août 2008 : la cérémonie émouvante dédiée aux dix militaires français tombés en Afghanistan trois jours plus tôt. Ils avaient entre 19 et 40 ans. Les familles sont présentes, abattues, désespérées, affligées, décontenancées par un chagrin incommensurable. Les militaires rendent un hommage silencieux qui se passe de commentaires. Le chef de l'État, le père de la patrie, assume dignement sa fonction et dépose avec solennité la légion d'honneur, donnée à titre posthume, sur chaque coussin de velours rouge qui repose sur le drapeau tricolore enveloppant chaque cercueil. Auparavant, une cérémonie religieuse a été célébrée par un autre Père... Et maintenant ? Vont-ils être accueillis par Notre Père à tous ? Dieu ? En cet instant, eux seuls le savent, eux seuls connaissent le grand secret... Toutefois, une chose rassurante est sûre : du début de la vie jusqu'à la mort, il y a toujours un père sur notre route, qui n'est jamais que la copie conforme de notre géniteur dont nous gardons une mémoire indéfectible de par les liens du sang. Connus ou pas physiquement, nous savons qui est cet homme, pétri de lui depuis notre conception. Et cette fidélité-là, malgré nos grondements intérieurs lorsque l'inconscient tempête, ne peut faire défaut. Tout simplement parce que nous en sommes le fruit : délicieux à certains moments, acide à d'autres ou aigrelé. Ce fruit, impeccablement appétissant lorsqu'il commence à pouvoir être dégusté, mûrit, puis devient blette à la suite de quelques coups imprévisibles assésés pour mieux le ratatiner, le ridant à souhaits... Ainsi va la vie et le temps qui passe. Mais lorsque le géniteur ou le père de substitution disparaît, la place laissée vide est immense qui, petit à petit, se trouve comblée par un autre père qui supporte d'être malmené par son héritier dont il comprend toutes les réactions intempestives car il y a longtemps déjà, il a été fils, lui aussi...

L'auteur

Psychanalyste de formation philosophique et linguistique, art-thérapeute, psychogénéalogiste, didacticienne, Directrice de l'Institut Français de Psychanalyse Appliquée, **Chantal Calatayud** est l'auteur d'autres livres dont « Raconte-moi la psychanalyse » (Éditions Villon), « Apprendre à pardonner - L'approche psychanalytique » (Éditions Jouvence), « S'aimer tel que l'on est » (Éditions Jouvence), « Accepter l'autre tel qu'il est » (Éditions Jouvence), « Vivre avec ses peurs » (Éditions Jouvence), « Le conte psychanalytique, une chance de plus : l'histoire de Fleur » (Éditions Villon - Collection « Vivre heureux tout simplement... »), « Ce qu'il faut savoir pour être soi : sortir du mensonge » (Éditions Dervy), « T'es pas mon père ! » (Éditions Villon - Collection « Vivre heureux tout simplement... ») . Chantal Calatayud est également Directrice de publication de *Signes et sens* magazine, édité par la société Psychanalyse magazine.

Envie de plus d'informations ?

- > Retrouvez Chantal Calatayud sur www.ifpa-france.com
- > Rejoignez *Signes et sens* magazine & la société Psychanalyse magazine sur www.psychanalysemagazine.com

